Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

44 | 2012

L'Italie du Risorgimento. Relectures

Une émotion patriotique : la honte et le *Risorgimento*

A patriotic emotion: Shame and the Risorgimento

Ein patriotisches Gefühl: die Scham und das Risorgimento

Silvana Patriarca

Traducteur : Vincent Jolivet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4235>

DOI : 10.4000/rh19.4235

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 65-83

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Silvana Patriarca, « Une émotion patriotique : la honte et le *Risorgimento* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4235> ; DOI : 10.4000/rh19.4235

Tous droits réservés

SILVANA PATRIARCA

*Une émotion patriotique :
la honte et le Risorgimento*

Au cours de ces dix dernières années, les historiens du Risorgimento ont prêté une attention croissante aux émotions liées au patriotisme national. Cette tendance peut être considérée comme un développement positif de l'histoire du nationalisme : bien que celle-ci s'intéresse à un type de politique qui repose très largement sur la sollicitation des émotions – voire même à un type achevé de « politique passionnée », s'il en fut¹ –, ce domaine de recherche n'avait pas été particulièrement étendu, jusqu'à présent, à l'analyse des passions. Dans ce secteur, comme dans d'autres, les émotions ou, pour être plus précis, certaines d'entre elles ont pris aujourd'hui progressivement une place centrale : en particulier l'amour et, à un moindre degré, son opposé, la haine. Plusieurs études récentes ont mis en évidence le parallèle alors établi entre l'amour pour la famille et les enfants et celui de la *patria*, représentée comme une femme, ou imaginée comme une famille élargie : les sentiments d'amour ont ainsi été transférés, en quelque sorte, du domaine familial vers l'espace public, en investissant du même coup cet objet du désir connu sous le nom de nation². Au fil de travaux anticipant sur cette nouvelle approche du Risorgimento, Alberto M. Banti a bien souligné l'aspect plus agressif, anti-féminin et presque exclusivement masculin de cet amour national-patriotique, sa haine envers l'étranger, ainsi que l'importance qu'il accorde, en tant que valeur, à l'honneur mobilisé en faveur de la nation.

Bien qu'il ne soit généralement pas compté au nombre des émotions, l'honneur présente un contenu émotionnel tout à fait spécifique. Comme

* Traduit de l'italien par Vincent Jolivet.

** Une version légèrement modifiée de cet article a été publiée dans Silvana Patriarca et Lucy Riall (eds), *The Risorgimento Revisited. Nationalism and Culture in Nineteenth-Century Italy*, London, Palgrave MacMillan, 2012. Je souhaite remercier ici mes auditeurs de l'University of Louisiana à Baton Rouge, de l'École Pratique des Hautes Études, de l'Institute of Historical Research à London et de la New York University, et notamment William V. Harris, Lucy Riall, Margherita Zanasi, Catherine Brice, Gilles Pécout, John Foot, et Karl Appuhn, auxquels j'ai présenté différentes versions de cet essai.

1. J'emprunte cette expression à Jeff Goodwin, James M. Jasper et Francesca Polletta (eds), *Passionate Politics. Emotions and Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

2. On se reportera aux différents articles réunis dans Alberto M. Banti et P. Ginsborg [dir.], *Storia d'Italia. Annali*, tome 22, *Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007.

l'a souligné William M. Reddy, sa charge émotionnelle ne pouvait qu'échapper à une société qui avait fait de l'émotivité le propre des femmes, et de la raison celui des hommes³. L'honneur prend une signification de genre, voire même sexuelle, du fait de son lien avec une conception bien précise de la virilité et du nationalisme; il a notamment conditionné l'aptitude des hommes à défendre leurs femmes contre la menace (sexuelle) des étrangers⁴. Si le contrôle des femmes et de la sexualité était un élément fondamental de la passion de l'honneur, cette dimension spécifiquement sexuelle n'englobait pas tout ce qui se rapportait à l'honneur et à son opposé (qui peut, du reste, se confondre avec lui) : la honte, tout aussi importante dans une société méditerranéenne⁵. De fait, si nous examinons plus attentivement la honte, et que nous nous intéressons à ses différentes significations à travers un certain nombre d'axes⁶, on voit bien qu'elle prend d'autres dimensions, du moins dans le cas du Risorgimento. Elles peuvent être conditionnées par le genre, mais sur la base d'une idée de la virilité qui mettrait moins l'accent sur l'aspect sexuel que sur l'autonomie du sujet individuel. Il est donc important, lorsque nous considérons le nationalisme dans ses variantes nationales et/ou culturelles et idéologiques, d'envisager l'expression des sentiments de honte pour eux-mêmes⁷. L'étude de la honte au cours du Risorgimento peut nous aider à mieux comprendre l'univers moral et les motivations de ceux qui ont adhéré à la cause nationale dans l'Italie du début du XIX^e siècle; elle nous permet également de mieux saisir le lien entre le moi individuel et la nation, qui a contribué à faire du nationalisme une idéologie extrêmement puissante, sinon la plus puissante du monde moderne.

*

3. William M. Reddy, *The Invisible Code. Honor and Sentiment in Post-Revolutionary France, 1814-1848*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1997.

4. Cf. Alberto M. Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000, et *L'onore della nazione. Identità sessuali e violenza nel nazionalismo europeo dal XVIII secolo alla Grande Guerra*, Torino, Einaudi, 2005.

5. Le terme de « honte » est ici utilisé pour traduire le terme italien « vergogna ». Selon le *Grande dizionario della lingua italiana* (par Battaglia), la première signification du mot en italien renvoie à une émotion provoquée par un très fort embarras (et qui, dans le cas de la femme, provient de sa *pudicizia*). La seconde signification de vergogna est l'infamie et le déshonneur. Sur l'honneur et la honte comme valeurs fondamentales dans les sociétés méditerranéennes, cf. John G. Peristiany (ed.), *Honor and Shame. The Values of Mediterranean Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1966, et David D. Gilmore (ed.), *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington, American Anthropological Association 1987. Ces études posent souvent le problème de réifier la culture et d'opérer à l'intérieur des conventions de notre présent ethnographique, en ignorant l'histoire.

6. J'emprunte cette notion à Werner L. Gundersheimer, 'Renaissance Concepts of Shame and Pocaterra's *Dialoghi della Vergogna*', *Renaissance Quarterly*, 47, 1994, p. 34-56.

7. Ce qui peut, à son tour, nous aider à réfléchir sur certaines des apories récemment mises en évidence par Lucy Riall dans la nouvelle histoire du *Risorgimento*, du moins telle qu'elle est pratiquée par certains historiens : cf. Lucy Riall, 'Nation, "Deep Images", and the Problem of Emotions', *Nations and Nationalism*, 15, 2009, p. 402-409.

LE POUVOIR D'UNE ÉMOTION SOCIALE

Avant d'examiner un certain nombre de témoignages historiques, voyons ce que les disciplines qui s'intéressent plus particulièrement à l'étude des émotions peuvent nous apprendre sur la honte. La psychologie et la philosophie morale placent la honte dans une famille d'émotions d'ordre social et individuel à dimension morale/éthique⁸. Elle fait donc partie d'un groupe d'émotions comme l'embarras, l'humiliation ou le sens de culpabilité. Bien qu'il existe des ressemblances évidentes entre ces sentiments voisins, ce qui semble différencier la honte (avec l'embarras et l'humiliation) du sens de culpabilité, c'est qu'elle implique la totalité de l'individu, et que son activation nécessite la présence d'un public, le regard d'un Autre – peu importe que ce dernier existe réellement, ou qu'il soit imaginaire. En revanche, on éprouve un sens de culpabilité face à une action bien déterminée, en fonction d'une autorité morale qui est la plupart du temps intériorisée. Jon Elster a noté que la honte est un puissant régulateur de conduite sociale dans la mesure où elle peut susciter des sentiments qui sont « plus intensément douloureux qu'un accès de culpabilité »⁹.

La psychologie et la philosophie morale opèrent une seconde distinction entre un type de honte reconnu et un autre qui ne l'est pas, et soulignent que ce dernier peut avoir des effets dévastateurs aussi bien au niveau individuel que collectif. Au plan individuel, nombre de chercheurs interprètent comme une honte inconsciente le type d'émotion paralysante qui empêche de jouir de la vie¹⁰. De même, au plan collectif, certains soulignent que ce genre de honte peut devenir un instrument de contrôle social et un puissant outil de manipulation politique¹¹. Mais si la haine peut être mobilisée en faveur de causes profondément négatives et destructrices, la philosophie morale et certaines approches d'études culturelles ont également mis en évidence un aspect plus valorisant : celui que peuvent présenter des appels à la honte pour susciter, par exemple, une « réponse moralement responsable » à des guerres, à des génocides ou à d'autres atrocités collectives¹². La honte inspirée par des

8. Parmi les publications les plus récentes, cf. en particulier June Tangney et Ronda L. Dearing, *Shame and Guilt*, New York, Guilford Press, 2002 ; Martha Nussbaum, *Hiding from Humanity: Disgust, Shame, and the Law*, Princeton, Princeton University Press, 2004 ; Michael L. Morgan, *On Shame*, New York/London, Routledge, 2008 ; Phil Hutchinson, *Shame and Philosophy. An Investigation in the Philosophy of Emotions and Ethics*, Houndsmill/New York, Palgrave-Macmillan, 2008.

9. Jon Elster, *Alchemies of the Mind. Rationality and the Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 154.

10. Cf. Stephen Pattison, *Shame. Theory, Therapy, Theology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

11. Thomas Scheff a souligné la manière dont les démagogues nationalistes et nazis ont suscité des sentiments de honte auprès du peuple allemand à la suite de la Grande Guerre, en créant ce qu'il appelle une « spirale honte/colère » (cf. son *Bloody Revenge. Emotions, Nationalism, and War*, Boulder/San Francisco/Oxford, Westview Press, 1994).

12. Cf. Michael L. Morgan, *On Shame*, op. cit. note 7.

événements de ce type peut être provoquée chez des gens qui, spontanément, ne l'auraient pas éprouvée. En d'autres termes, on s'accorde à reconnaître que « pousser les gens à l'action par la honte » peut être, d'une manière ou d'une autre, un important vecteur de mobilisation politique.

Il faut bien sûr reconnaître les difficultés inhérentes à l'étude de cette émotion dans le passé et souligner la prudence nécessaire lorsqu'on applique des modèles et des théories empruntées à d'autres disciplines ; il n'en demeure pas moins que la nature sociale et le potentiel politique de la honte peuvent en faire un objet d'étude particulièrement intéressant pour les historiens de la société et de la politique. Dans la mesure où il s'agit par définition d'une émotion qui a été profondément influencée, au fil du temps, par la diversité des expériences humaines, et qui diffère selon les périodes, les historiens s'interrogent à juste titre sur les risques de généralisations anhistoriques auxquelles peuvent aboutir psychologues et théoriciens de la société. Toutefois, ce questionnement n'oblige nullement à adhérer à une vision constructiviste radicale des émotions humaines ; de fait, au cours de ces dernières années, nombre d'historiens ont proposé de dépasser les conceptions dualistes (comme le binôme inné/culturel) dans l'étude des émotions du passé, et esquissé de nouvelles approches conceptuelles qui reposent, entre autres, sur des théories inspirées par les sciences cognitives¹³. Certaines des perspectives qu'ils ont dessinées, et certaines de leurs orientations méthodologiques vont être mises à profit dans les pages qui suivent. Dans le cadre de cette recherche, et à ce degré d'avancement, ce sont surtout les voix d'hommes appartenant aux couches les plus éduquées de la population que nous entendrons. Cela ne signifie pas que les voix des femmes ou des personnes « ordinaires » soient sans importance ou ne puissent être dévoilées mais elles nécessiteraient une nouvelle recherche.

SOUS LE REGARD DE L'ÉTRANGER

Dans le plus célèbre recueil de mémoires de l'Italie du XIX^e siècle, *I Miei Ricordi* (1867), Massimo d'Azeglio, issu de la noblesse piémontaise, rapporte que lorsqu'il se trouvait à Rome, jeune homme, en compagnie d'amis anglais, il se sentait « honteux d'être Italien », en raison de l'état politique humiliant dans lequel se trouvait alors l'Italie. Il poursuit en comparant le sentiment de confiance en soi et de supériorité qui émanait de ces Anglais – ainsi que leur arrogance vis-à-vis des autochtones – avec le sens aigu d'infériorité nationale qu'il éprouvait parce que sa nation s'était laissée dépouiller et piller : les

13. Cf., par exemple, William M. Reddy, 'Against Constructionism. The Historical Ethnography of Emotions', *Current Anthropology* 38, 1997, p. 327-351, ainsi que Lynn Hunt, 'Psychology, Psychoanalysis, and Historical Thought', in Lloyd Kramer et Sarah Maza (eds), *A Companion to Western Historical Thought*, Malden, MA, Blackwell, 2002, p. 337-356.

citoyens d'une telle nation, note d'Azeglio, ne peuvent être que tolérés par les étrangers, et jamais considérés comme des pairs. Le sentiment d'humiliation qui l'avait accompagné durant toute sa vie fut l'une des raisons pour lesquelles il n'avait jamais particulièrement aimé voyager en dehors de son pays, ou passer beaucoup de temps avec des étrangers¹⁴.

On trouve de nombreuses références au regard réprobateur d'étrangers issus des « fières nations », comme les appelle le poète Giacomo Leopardi, dans les écrits de la période du Risorgimento. Il convient d'examiner plus en détail cette dynamique dans la mesure où elle nous permettra de mieux comprendre comment le sentiment de honte a pu être mis au service d'une cause patriotique. Mais il faut constater que le regard de l'étranger, tel qu'il avait pu être perçu auparavant, ne suscitait pas nécessairement ce type de réaction. On peut prendre pour exemple le cas de l'écrivain Giuseppe Baretti (1719-1789) qui résida à Londres à partir de 1751. Baretti avait quitté l'Italie en quête d'un milieu plus favorable à l'exercice de ses talents littéraires. Vers 1760, il entretenait des relations étroites avec les cercles littéraires londoniens (il était très lié à Samuel Johnson), et ne pouvait évidemment manquer de s'intéresser au récit de voyage publié à cette époque par Samuel Sharp, qui était alors l'un des nombreux écrivains peu indulgents envers les Italiens. Convaincu de la supériorité morale de son pays, Sharp délivrait dans ses *Letters from Italy* (1767) toute une série de jugements sévères et tranchants sur la moralité des Italiens, dont il réprouvait tout particulièrement les usages matrimoniaux. Son périple l'avait amené à visiter différentes villes italiennes, et il avait constaté partout la déplorable coutume du *cicisbeo* ou *chevalier servant*, ce compagnon des femmes mariées de l'aristocratie qui les accompagnait généralement dans leurs obligations sociales, et qui était parfois aussi leur amant. Sharp considère cet usage comme une « maladie contagieuse de galanterie », et note en conclusion que les femmes italiennes étaient passionnément attachées à cette coutume « dissolue, immorale, abominable et diabolique »¹⁵.

Ces considérations excédèrent Baretti. Il fit savoir à ses amis italiens qu'il s'employait à écrire une réponse à un auteur anglais qui avait décrit tous les hommes italiens comme *becchi, fanatici, ignoranti* (cocus, fanatiques et ignorants), et toutes les femmes italiennes comme *puttanacce e superstiziose* (viles putains et superstitieuses)¹⁶. Sa réponse prit la forme d'un livre de réfutation – *The Account of the Customs and Manners of Italy* – dans lequel il accusait Sharp d'avoir parlé du « caractère des Italiens sans connaître un traître

14. Massimo d'Azeglio, *I miei ricordi*, Firenze, Barbera, 1867.

15. Samuel Sharp, *Letters from Italy Describing the Customs and Manners of that Country in the Years 1765 and 1766*, London, R. Cave, 1767.

16. Giuseppe Baretti, *Epistolario*, Luigi Piccioni [dir.], Bari, Laterza, 1936, tome 1, p. 349 (lettre du 20 avril 1767 à Iacopo Taruffi) et p. 350 (lettre du 20 avril 1767 à Giovanni Antonio Battarra). Il est intéressant de noter qu'il se réfère aux hommes et aux femmes d'Italie comme à « nos hommes » et à « nos femmes ».

mot d'italien », et d'avoir calomnié la noblesse de ce pays sans même l'avoir fréquentée. Quant aux sigisbées, selon lui, Sharp exagérait : l'auteur anglais avait généralisé à partir de quelques cas, sans comprendre que cette coutume – qui remontait, selon Baretti, à la chevalerie médiévale – était parfaitement innocente (selon sa version, le sigisbée n'était que l'ami chevaleresque d'une femme, et non son amant)¹⁷. Baretti décrivait de nombreux aspects de la société italienne, généralement en termes positifs, notant aussi qu'il existait, selon les régions, des différences considérables qui échappaient pour la plupart aux observateurs étrangers. Il concluait que les Italiens n'étaient nullement le peuple indolent et efféminé dépeint par les étrangers, ou qu'ils ne l'étaient pas plus, en tout cas, que les ressortissants des autres nations européennes¹⁸.

Baretti mourut en mai 1789, juste avant le début de la Révolution française. Ceux qui vécurent la grande tourmente des années suivantes et de l'époque napoléonienne, et qui adhèrent aux valeurs révolutionnaires et au langage politique de cette période, réagirent bien différemment aux évocations peu flatteuses des Italiens. Considérons par exemple un autre écrivain, l'un des principaux protagonistes de la scène culturelle et politique de l'Italie napoléonienne, qui partit vivre en exil à Londres après le retour des Autrichiens en Lombardie, en 1815 : Ugo Foscolo (1778-1827). Dans un article intitulé *The Women of Italy*, publié dans le *London Magazine* en 1826, il abordait une question toujours d'actualité pour les observateurs étrangers en Italie : celle de la relation entre les sexes, telle que l'illustrait notamment la tradition des sigisbées. Foscolo entendait défendre la réputation des femmes italiennes contre ce qu'il considérait comme le produit du « bavardage vicieux » de femmes d'une société vieillie et amère – la plupart des auteurs de guides de voyage étant des hommes, il se livre ainsi, en quelque sorte, à une attaque misogynne contre la manière dont ces derniers collectaient leurs informations¹⁹.

Foscolo accusait les voyageurs de flatter leur propre vanité nationale, mais il n'éprouvait aucune sympathie envers ceux qui prisaient par trop l'Italie et les Italiens : ces derniers, tout en faisant insidieusement la promotion du catholicisme, témoignaient eux aussi d'une compréhension limitée de la situation dans la péninsule. De fait, les sigisbées n'étaient nullement du goût de Foscolo, qui s'indignait de ce que la situation politique et sociale de l'Italie ait pu engendrer ce type humain. Pour lui, la coutume des sigisbées, si fréquemment évoquée par les voyageurs étrangers, était une réalité tragique

17. Sur la réalité effective des sigisbées dans l'Italie du XVIII^e siècle, cf. Roberto Bizzocchi, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*, Roma-Bari, Laterza, 2009.

18. Giuseppe Baretti, *An Account of the Manners and Customs of Italy: with a Dissertation of the Mistakes of Some Travellers with Regard to that Country*, London, T. Davies, 1768.

19. Ugo Foscolo, 'The Women of Italy', *London Magazine*, octobre 1826, figurant dans Uberto Limentani [dir.], *Scritti vari di critica storica e letteraria (1817-1827)*, Firenze, Le Monnier, 1978, p. 418-468.

et honteuse, et prouvait la dégénérescence politique italienne. Foscolo liait cette dégénérescence à la persistance de certaines coutumes aristocratiques comme la primogéniture, et plus encore à la domination du clergé catholique sur la société italienne : un groupe de célibataires qui exerçait à ses yeux une influence corruptrice sur celle-ci, et encourageait l'adultère.

Tout en critiquant l'hypocrisie et la morgue de certains observateurs étrangers, Foscolo était au fond d'accord avec ceux qui pensaient que la figure du sigisbée personnifiait la dégénérescence politique de l'Italie. L'historien et économiste politique Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi s'était livré à des réflexions analogues dans sa célèbre *Histoire des républiques italiennes au Moyen Âge*, publiée entre 1809 et 1818, où il mettait en relation la tradition du sigisbée avec la perte de la liberté et avec la domination complète de l'Église de la Contre-Réforme, ainsi qu'avec l'influence espagnole sur la société italienne²⁰. De fait, Foscolo développait certains des arguments de Sismondi dans son propos anti-aristocratique et anti-clérical, fermement opposé à l'ordre socio-politique et moral dominant dans l'Italie de la Restauration. Foscolo se présentait aussi comme le défenseur des jeunes femmes sacrifiées au nom d'un ordre familial inique qui plaçait les intérêts matériels des familles au-dessus du bonheur de leurs membres individuels. Contraintes à épouser toutes jeunes un mari bien plus âgé, ces femmes finissaient inévitablement par prendre un amant et par négliger leurs devoirs maternels. Privé et public, individuel et national étant pour lui inextricablement liés, Foscolo terminait en s'exclamant : « Qui peut s'attendre à ce que des hommes indifférents à leur propre honneur puissent s'exposer à la peine ou au danger pour défendre celui de leur patrie »²¹ ?

Ainsi, bien que Baretti et Foscolo aient tous deux adhéré à un genre patriotique qui pourrait être étiqueté comme de « défense de l'Italie », leur réaction s'est exprimée en des termes très différents, aussi bien sur le plan politique qu'émotionnel. Mais il ne s'agissait pas seulement d'une question de convictions politiques différentes, Baretti étant sur ce plan tout à fait modéré, tandis que Foscolo était anti-clérical et libéral. La gamme des émotions et des sentiments dont témoignent leurs deux textes diffère également : un sens de fierté culturelle outragée domine celui de Baretti, qui tient à réaffirmer la valeur et les qualités des Italiens²² ; Foscolo, en revanche, s'il déborde d'indignation contre l'opinion des étrangers, s'emporte plus encore contre les coutumes de son propre pays, et exprime un profond désir de rédemption et de réparation.

20. Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi, *Histoire des républiques italiennes au Moyen Âge*, 16 tomes, Paris, Nicolle, 1809-1818. Cet ouvrage a fait l'objet de nombreuses traductions et rééditions (une édition italienne abrégée en a été publiée en 1832).

21. Ugo Foscolo, 'The Women of Italy', *loc. cit.*, note 19, p. 466.

22. On ne peut évidemment exclure qu'il se soit senti lui-même honteux, ou embarrassé, bien qu'il n'y fasse nulle allusion.

Leurs milieux et leurs expériences étaient à l'évidence complètement différents. Baretti était un lettré cosmopolite de l'Ancien Régime, consacrant sa vie à des études d'érudition dans une société anglaise policée, tandis que Foscolo incarnait le type de l'écrivain romantique passionné, qui vécut une expérience politique et militaire très concrète, au moins durant les années napoléoniennes, ainsi qu'une turbulente série d'histoires d'amour passionnées. La personnalité de Foscolo avait été forgée dans le culte du sentiment de la fin du XVIII^e siècle, pour lequel une vision positive des passions façonnait la moralité et conduisait à accomplir de nobles actions²³. Ce nouveau type de patriote italien représentait aussi un nouveau type de virilité issu de la remilitarisation de la société italienne, et suscité par l'occupation française : les idées et les sentiments d'« honneur » furent alors puissamment réactivés, tandis que des milliers d'hommes combattaient dans les armées napoléoniennes, en faisant aussi à cette occasion l'expérience de la trahison et de la perte²⁴. La diffusion des sentiments d'honneur (une sorte de démocratisation de l'honneur – mais non poussée au stade qui fut le sien dans la France post-révolutionnaire)²⁵ amena aussi au développement de sentiments de honte auxquels les Italiens durent faire face en raison de leur condition d'impuissance politique et militaire due au retour de leurs anciens dirigeants, d'abord brièvement en 1799, puis plus longtemps après 1815.

En outre, à la différence de Baretti, qui avait choisi d'émigrer mais qui ne se considérait pas pour autant comme un exilé, Foscolo avait choisi l'exil, et peut même être considéré comme l'exilé politique par excellence²⁶. Les sentiments de honte doivent avoir été profonds chez les exilés, puisque les patriotes italiens passionnés devaient se soumettre régulièrement au regard de fiers étrangers ; mais il n'était évidemment pas nécessaire de résider à l'étranger pour prendre conscience de la piètre opinion que les étrangers avaient de l'Italie. De fait, le regard de l'étranger a joué un rôle important pour forger la perception patriotique que les Italiens avaient d'eux-mêmes, ainsi que leur sentiment d'identité en tant que peuple. Pour le patriotisme italien, l'étranger n'a pas seulement fonctionné comme une figure d'opposition et d'exclusion, comme un Autre négatif contre lequel l'identité nationale/masculine se définissait (c'était le cas des Autrichiens, souvent désignés comme des « barbares ») : l'étranger était aussi l'Autre au sens positif, un objet d'admiration, notamment dans le cas des Anglais. Les patriotes italiens, profondément conscients de ce regard extérieur, l'ont en quelque sorte intériorisé. Comme les conditions dans lesquelles versait leur pays leur inspiraient de l'embar-

23. Sur l'histoire du sentimentalisme en France, cf. William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, chapitres 5-6.

24. Steven C. Hughes, *Politics of the Sword. Dueling, Honor, and Masculinity in Modern Italy*, Columbus, The Ohio State University Press, 2007, chapitre 1.

25. William M. Reddy, *The Invisible Code*, op. cit., note 3.

26. Maurizio Isabella, *Risorgimento in Exile. Italian Emigrés and the Liberal International in the Post-Napoleonic Era*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

ras et de la honte, ils se contemplaient eux-mêmes au miroir du regard des étrangers²⁷.

Outre Foscolo, d'autres auteurs du Risorgimento, issus de différents milieux politiques, ont évoqué ce type de rencontre avec des étrangers. Prenons, par exemple, Cesare Balbo (1789-1853), membre de la noblesse piémontaise qui servit dans la bureaucratie napoléonienne en Italie et à l'étranger, et vécut brièvement en exil après la révolution manquée de 1821 – bien qu'il n'y ait pas participé, il était en contact avec certains des conspirateurs. Catholique, il se rallia par la suite à des positions modérées et demeura toujours très proche de la monarchie piémontaise. Comme Foscolo, Balbo mentionne à plusieurs reprises dans ses écrits les voyageurs étrangers, et leurs considérations sur l'Italie. Comme Foscolo, il déclarait qu'il préférerait, chez les étrangers, les « diffamateurs » aux « flatteurs ». Les premiers diffamaient au sens où « ils nous trouvent indignes de nous-mêmes », et témoignaient ainsi en fait de plus d'amour que les seconds qui utilisaient l'Italie comme le « jardin de leurs jeux, de leurs plaisirs et de leurs débauches » – tous termes qui désignent ce pays comme le théâtre d'un tourisme sexuel effréné.

Balbo a exprimé ces vues dans un dialogue intitulé *Lo straniero*, qui analysait les « vices des Italiens »²⁸. L'étranger en question était décrit comme « un homme du Nord », « respectueusement compatissant à l'égard de l'Italie ». Il ne fait qu'une brève apparition au début du dialogue, en formulant alors une vigoureuse observation : « il est impossible de corrompre un homme ou une nation qui se refuse à être corrompu. Je pense que personne n'a ce pouvoir sur moi ». Surpris par ses propos, ses compagnons s'engagent aussitôt dans une discussion portant sur les vices italiens, et tous s'accordent à dire que l'amour est le tout premier vice que les étrangers repèrent chez les Italiens ; ils soulignent sa présence envahissante dans la vie des hommes, dont témoignent les nombreuses histoires d'amour auxquelles les Italiens se consacraient aux dépens d'occupations ou d'entreprises plus utiles. Ce type d'amour nuisait au patriotisme. Il est inutile de préciser que la plus grande partie du dialogue tourne autour du phénomène du sigisbée et de ses effets délétères sur les hommes comme sur les femmes, bien que ce ne fût plus alors, et de longue date, un usage aussi répandu que par le passé.

Ceux qui vécurent longtemps à l'étranger, comme Baretti et Foscolo, passèrent nécessairement beaucoup de temps avec des étrangers, et étaient donc conscients, grâce à leurs contacts réguliers, de la manière dont ceux-ci percevaient la situation italienne. Toutefois, comme nous l'avons déjà relevé,

27. Cf. la typologie utile établie par Ulf Hedetoff, *Signs of Nations. Studies in Political Semiotics of Self and Other in Contemporary European Nationalism*, Aldershot, Dartmouth Publishing, 1995. Je réélaboré ici – dans une direction qui prend directement les émotions en considération – certaines des idées que j'ai développées dans 'Indolence and Regeneration: Tropes and Tensions of Risorgimento Patriotism', *The American Historical Review*, 110, 2005, p. 280-308.

28. Cesare Balbo, « Lo straniero. Dialogo primo », in Cesare Balbo, *Pensieri ed esempi*, Firenze, Le Monnier, 1854, p. 347-378.

certains sentiments relatifs à l'Italie pouvaient être partagés indépendamment du lieu de résidence. L'important était en fait la vision partagée qui véhiculait l'idée de honte, et la vision que les patriotes de différents bords politiques élaborèrent et partagèrent était précisément centrée sur le déclin honteux d'un peuple qui avait connu des temps bien plus heureux. Cette idée prend plus de relief encore lorsqu'elle se combine avec l'image alors très répandue d'une « Italie » présentée comme une jeune fille en détresse, évoquée par des poètes romantiques comme Giacomo Leopardi, ou dépeinte par les arts figurés. Cette figure était également présente dans l'imaginaire des amis de l'Italie européens comme Madame de Staël, qui en donna en 1808 une personification très émouvante dans son roman, doublé d'un guide de voyage, *Corinne ou l'Italie*, l'histoire d'un amour impossible entre une Italienne (en fait, demi-Italienne) passionnée et créative et un Écossais respectueux des convenances, destiné par son père à épouser une jeune Anglaise : une figure de deuil, pleurant la disgrâce de tout un peuple, la représentation de l'Italie comme une femme visait à susciter l'émotion, spécialement chez les jeunes gens que les patriotes comme Giuseppe Mazzini croyaient particulièrement sensibles à l'appel du patriotisme.

L'INDIVIDU ET LA NATION :

MOBILISER LA HONTE DANS L'ITALIE DU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

Les patriotes italiens connaissaient parfaitement la valeur politique et le potentiel de la honte. Giuseppe Mazzini se fit explicitement le théoricien du rôle que les émotions ou, pour utiliser le vocabulaire de l'époque, les passions et les sentiments, étaient susceptibles de jouer en politique. Dans son *Della guerra d'insurrezione conveniente all'Italia* (1833), il parle de la « haine et du désir de revanche » comme de sentiments *turpi* (bas, honteux) qui pouvaient toutefois être « convertis en émotions profondément sacrées lorsque leur victime est l'exploiteur (*depredatore*) étranger, et leur autel celui de la liberté et de la nation ». « Sans cette haine, et sans ce désir de revanche », poursuit-il, les Italiens « n'auraient jamais conquis une *patria* et la liberté »²⁹. Au cours d'une autre période, en envisageant l'échec de différentes tentatives d'insurrection, il affirme aussi l'importance de garder l'espoir et de vaincre le principal adversaire du révolutionnaire : la résignation à l'échec. Il est particulièrement significatif que le langage des passions figure dans le serment de la Jeune Italie rédigé par Mazzini en 1831. Après avoir invoqué Dieu, l'Italie et les « martyrs » qui s'étaient sacrifiés sur l'autel de la cause nationale, le nouveau membre était invité à réciter :

29. Giuseppe Mazzini, *Scritti editi e inediti*, tome 3, Imola, Galeati, 1907, p. 218.

« Par [*per*] l'amour – inné chez tous les hommes – que je porte au pays qui a donné naissance à ma mère, et qui sera le foyer de mes enfants. Par la haine – innée chez tous les hommes – que je porte au mal, à l'injustice, à l'usurpation et à l'ordre arbitraire. Par le rouge qui me monte au front lorsque je suis en face de citoyens d'autres pays, sachant que je n'ai pas de droits de citoyen, pas de pays et pas de drapeau national... je jure [...] »³⁰

La cérémonie du serment n'était alors en rien une nouveauté dans le monde des sociétés secrètes, mais le langage de celui-ci en était une. Il se réfère en effet à des émotions spécifiques sans faire explicitement mention du contenu des serments antérieurs, comme ceux du Carbonarisme, qui se référaient aux valeurs plus abstraites et aux principes libéraux de la Révolution française, l'égalité et la liberté³¹. Dans le serment mazzinien, l'appel réitéré aux émotions supposées « abstraites » qui lient la nationalité et la liberté, est tout à fait saisissant.

Loin d'être une formule purement descriptive, cette invocation active des émotions spécifiques – amour, haine et honte, telle que la révèle le rougissement, sa manifestation extérieure, qu'elle transforme en une promesse d'action. Pour utiliser un terme introduit par William M. Reddy, c'est un *emotive*, un type d'énonciation qui s'apparente à une formulation performative au sens où « cela a un effet sur le monde », comme celui d'intensifier une émotion³². Des trois émotions qui viennent d'être évoquées, c'est la honte qui prédomine dans ce texte, et l'on trouve, plus loin dans le serment, des références à d'autres formes de honte – lorsqu'il rappelle « l'état d'abjection » dans lequel se trouve un apatride – et, à la fin de celui-ci, lorsqu'il est rappelé au nouvel affilié, homme ou femme, qu'en cas de trahison il sera frappé d'une éternelle infamie (*infamia*).

Sensation désagréable, le rougissement prenait cependant un sens positif dans la mesure où il témoignait que sa victime possédait suffisamment de sensibilité et de sens de l'honneur pour se consacrer à une juste et noble cause – on pense, à cet égard, à l'idée du XVIII^e siècle (qui apparaît par exemple dans les *Notes on the state of Virginia* de Jefferson), selon laquelle rougir était un signe distinctif de la « race » blanche, considéré comme absent chez les Noirs, et donc le signe ultérieur d'une moralité « inférieure » de ces derniers. Mais un homme adulte, viril, était-il supposé rougir ? Difficilement : après tout, le rougissement, témoignage de retenue et de chasteté féminines, était fortement connoté en termes de genre. Dans sa *Rhétorique*, déjà, Aristote

30. Giuseppe Mazzini, *Idem*, tome 2.

31. Pour des exemples de ces serments, cf. Aldo Chiarle, *Carboneria : storia-documenti 1809-1831*, Firenze, Istituto Lino Salvini, 1999. Une autre version du serment de la Jeune Italie, qui circulait en 1834 dans les États pontificaux, était plus proche de ce modèle (cf. Giuseppe Mazzini, *Scritti editi ed inediti*, op. cit. note 29, tome 2, p. 59-63).

32. William M. Reddy, 'Emotional Liberty: Politics and History in the Anthropology of Emotions', *Cultural Anthropology* 14, 1999, p. 270, et *The Navigation of Feelings*, op. cit. note 23, p. 129.

affirmait que les sentiments de honte convenaient aux jeunes gens et aux femmes, mais pas aux hommes adultes³³. Chez ces derniers, ils trahissaient l'existence d'un problème qu'il était impératif de régler, d'autant que ce rougissement pouvait comporter une composante de colère. Les opéras du XIX^e siècle, et en particulier ceux dont la thématique était explicitement patriotique, comme *La battaglia di Legnano* et *I Vespri siciliani* de Verdi³⁴, mentionnent fréquemment le rougissement, généralement fruit d'un acte déshonorant provoquant la souffrance de la collectivité ou de ses membres les plus vulnérables.

Les idées de Mazzini sur le rougissement en tant que réaction spontanée et naturelle chez des individus privés de nation peuvent sembler difficiles à concilier avec tout ce que nous savons de la perception de l'identité nationale dans l'Italie du début du XIX^e siècle : pour la plupart des gens ordinaires, l'idée de nation était tout à fait abstraite et ne leur inspirait pas l'affection que pouvait susciter le lieu de leur naissance – leur *piccola patria*. Nous n'avons pourtant aucune raison de douter que le public auquel Mazzini s'adressait plus particulièrement – dans sa majorité, jeune et cultivé, et composé d'un nombre important d'artisans³⁵ – connaissait l'émotion associée au rougissement, c'est-à-dire la honte, tout comme il avait pu faire l'expérience de bien d'autres émotions fréquemment évoquées dans la correspondance échangée avec des amis ou des parents.

La mobilisation de sentiments personnels témoigne de la signification existentielle que revêtait la lutte pour la nation aux yeux de Mazzini. Roberto Balzani a récemment souligné cet aspect, en réaction aux interprétations qui se sont concentrées exclusivement sur les composantes idéologiques de sa pensée³⁶. En 1832, lorsque le jeune Mazzini se présente lui-même par lettre à Pietro Giannone, exilé à Paris, il se décrit ainsi : « Je ne suis qu'un jeune homme dont le cœur a éprouvé de la honte pour ce pays et qui travaille et travaillera jusqu'à la fin de ses jours pour s'en libérer »³⁷. L'équation nation-subjectivité individuelle transforme le combat national en une lutte d'un type très particulier. Dans les notes inédites d'exil du comte Santorre di Santarosa, l'un des protagonistes de la révolution piémontaise de 1821, nous lisons : « Je pleure, je rougis, je me désespère lorsque je pense à notre condition. Après avoir porté un uniforme militaire, je ressens la dégradation de notre pays comme plus insupportable encore »³⁸. Santarosa et Mazzini s'expriment

33. Cf. Aristote, *On Rhetoric. A Theory of Civic Discourse*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 143-149 et *Nicomachean Ethics*, Indianapolis, Hackett, 1985, p. 114-115.

34. Cf. en particulier l'acte II de *La battaglia di Legnano* et la fin de l'acte II des *Vespri siciliani*. Je remercie John B. Henderson de m'avoir communiqué ces références.

35. Maurizio Ridolfi, *Interessi e passioni. Storia dei partiti politici italiani tra l'Europa e il Mediterraneo*, Milano, Mondadori, 1999. Selon Ridolfi, la Jeune Italie comptait en 1833 environ 12 000 membres.

36. Roberto Balzani, « Il problema Mazzini », *Ricerche di storia politica*, 2, 2005, p. 159-182.

37. Giuseppe Mazzini, *Scritti editi e inediti*, tome 5, Imola, Galeati, 1909, p. 105.

38. Santorre di Santarosa, *Delle speranze degli italiani*, Milano, Casa Editrice Risorgimento, 1920, p. XLI.

comme le héros du roman werthérien d'Ugo Foscolo, *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* (1802), auquel tous deux ressemblent ; ce dernier éprouve des sentiments profonds tout au long du livre, au début duquel il déclare avec emphase : « Le sacrifice de notre pays natal est complet. Tout est perdu ; et la vie ne nous est accordée – si, de fait, on nous permet de vivre – que pour que nous puissions mieux déplorer nos malheurs et notre honte »³⁹.

Si la nationalité implique l'individualité dans son ensemble et si l'objectif de créer une nation est compris comme une mission religieuse, comme ce fut le cas pour beaucoup de républicains comme Mazzini, les patriotes étaient nécessairement engagés dans une entreprise reposant sur des valeurs morales et émotionnelles élevées, qui mobilisa tout un ensemble de sentiments moraux en vue de la bataille finale. Remarquablement sensible à la dimension psychologique de la lutte politique, Mazzini considérait clairement que la honte était importante en tant que prédisposition émotionnelle et morale, susceptible de créer une aspiration au changement politique et de restituer l'honneur national et la dignité. Il n'était pas le seul. Le poète Giacomo Leopardi, autre romantique majeur du début du XIX^e siècle, en analyste subtil des passions, était du même avis. On lit dans un passage de ses carnets, en mars 1821 :

« S'il nous faut réveiller et retrouver l'esprit de la nation, notre premier sentiment ne doit pas être une fierté et une considération [*superbia e stima*] exagérées de ce que nous avons, mais la honte [*vergogna*]. Et ceci doit nous conduire à un changement et à un renouvellement complets. Commémorer nos gloires passées nous incite à la vertu, mais mentir et proclamer une gloire présente encourage la paresse [*ignavia*] et nous porte à nous satisfaire de notre condition présente, qui est profondément méprisable [*vilissima*] »⁴⁰.

Ces réflexions – extraites d'un passage dans lequel Leopardi blâmait l'attitude hautaine des écrivains italiens envers les travaux de leurs confrères étrangers – faisait suite à une série de poèmes patriotiques qui insistaient sur le thème ancien de la misère présente de l'Italie opposée à sa gloire passée, et exhortaient les Italiens à rougir de la condition de leur pays et à agir pour la relever. Dans un célèbre poème de jeunesse, *Sul monumento di Dante*, composé en 1819, Leopardi s'adresse à l'Italie : « regarde en arrière, sois honteuse et réveille-toi » (*volgiti e ti vergogna e ti riscuoti*). Dans *Per Angelo Mai*, composé l'année suivante, il déplore que ses contemporains – « plèbe sans honneur, immonde » (*inonorata, immonda plebe*) – soient incapables de rougir,

39. Dans l'original italien, le mot utilisé pour désigner la honte est *infamia*, cf. Ugo Foscolo, *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, Milano, Garzanti, 1983 (1802), p. 5, traduction française : *Les dernières lettres de Jacopo Ortis*, Paris, Delestre-Boulage, 1819.

40. Traduit de Giacomo Leopardi, *Zibaldone di pensieri*, tome 1, Milano, Mondadori, p. 380.

incapables d'éprouver de la honte face à leur avilissement, et souhaite que cet « âge de boue », du moins, rougisse de lui-même⁴¹.

La culture des romantiques italiens n'a jamais rompu complètement avec le passé classique, en particulier dans le cas d'un poète érudit comme Giacomo Leopardi, auquel sa remarquable éducation classique et humaniste fournissait des instruments précieux pour développer ses vues sur les passions et leurs relations avec l'action et la motivation humaines. Bien qu'il soulignât ailleurs que la science des passions et des sentiments humains n'avait guère, selon lui, progressé depuis l'époque d'Aristote, Leopardi connaissait bien Rousseau et la pensée des idéologues français auxquels il empruntait une philosophie des sentiments qui considérait les passions comme des facultés naturelles, et donc positives.

Dans le passage de ses carnets cité précédemment, Leopardi oppose la honte à une autre émotion politiquement importante, l'orgueil. Celle-ci est intimement liée au patriotisme et au nationalisme et, selon certains psychologues, c'est même l'une des émotions « fondamentales » éprouvées par les êtres humains⁴². Qu'ils aient ou non raison, des sociologues comme Anthony Giddens relèvent qu'un certain niveau d'orgueil, ou d'estime de soi, est nécessaire pour faire émerger un sentiment de solidarité dans un groupe, et donc pour entreprendre une action collective⁴³. Pour Leopardi, comme nous l'avons vu, un orgueil excessif pose problème en ce qu'il peut dégénérer en complaisance envers soi ; il observait également qu'un manque d'estime de soi (*amor proprio*) n'était pas bon non plus, puisque seuls des hommes qui en possédaient une bonne dose pouvaient entreprendre de grandes actions. Les carnets de Leopardi nous permettent de comprendre comment la pensée relative à ce nouvel objet d'amour qu'était la nation se développait au travers d'une analogie, d'un parallèle constamment établi entre les nations et les individus, ainsi que de l'exemple de la religion organisée :

« Plus on s'aime, moins on peut aimer. Appliquer cette observation aux nations, aux différents degrés d'amour de la patrie toujours proportionnels aux différents degrés de haine nationale ; à la nécessité de créer un homme patriotiquement égoïste [*egoista di una patria*], en sorte qu'il puisse aimer ses concitoyens à cause de lui-même, plus ou moins comme les théologiens disent qu'il faut s'aimer soi-même et ses voisins en Dieu, et à cause de l'amour de Dieu [17 septembre 1821] »⁴⁴.

41. Giacomo Leopardi, *Canti*, Niccolò Gallo et Cesare Garboli [ed.], Torino, Einaudi, 1993. Traduction française : *Les chants*, Lausanne, L'âge d'homme, 1982. Sur l'impact de ces poèmes à cette époque, cf. Francesco De Sanctis, *Studio su Giacomo Leopardi*, Enrico Ghidetti [dir.], Lavello, Edizioni Osanna, 2001, et Giuseppe Leti, *Carboneria e massoneria nel Risorgimento italiano*, Bologna, Forni, 1925, p. 179-180.

42. Donald L. Nathanson, *Shame and Pride: Affect, Sex and the Birth of the Self*, New York, W.W. Norton, 1992.

43. Anthony Giddens, *Modernity and Self Identity* cité dans Stephen Pattison, *Shame*, op. cit. note 10.

44. Leopardi, *Zibaldone*, tome 2, p. 623. Dans l'index de ses carnets, Leopardi a inséré ce passage

Bien que Leopardi n'ait pas été un patriote militant, ses termes expriment parfaitement le type de « régime émotionnel »⁴⁵ et de sensibilité morale que les patriotes du Risorgimento – tout particulièrement ceux qui appartenaient aux rangs républicains – entendaient promouvoir au début du XIX^e siècle. Le comte Carlo Bianco di Saint Jorioz, qui fut le fondateur de la société secrète des Apofasimeni avant de rejoindre la Jeune Italie de Mazzini en 1831, en offre un autre exemple, qui est cette fois celui d'un patriote républicain militant. Dans l'introduction de son *Della guerra nazionale di insurrezione per bande applicata all'Italia* (1830), Bianco recourait très largement au ressort de la honte pour exhorter les Italiens à l'action, en se référant en permanence à la « honte » qui frappait le « pays très aimé » par la faute de ses citoyens indignes. Tout en dénonçant l'« objection infamante » qui faisait les délices des « ennemis de l'Italie », selon lesquels « les Italiens n'étaient pas aptes à porter les armes puisque, énervés par leur caractère efféminé et par leurs vices, ils étaient devenus aussi faibles que des femmes », il admettait qu'il s'agissait en fait d'une injure (*ingiuria*) « bien méritée [...] tant que les Italiens ne se lavaient pas eux-mêmes de la boue d'insignifiance et de la honte qui les couvrait »⁴⁶. Les Italiens ne pouvaient blâmer qu'eux-mêmes de la situation dans laquelle ils versaient : ce peuple qui n'était inférieur à nul autre, et doué en réalité d'un génie et d'une intelligence supérieurs, avait permis à des souverains étrangers de lui faire la loi, en entraînant sa ruine et en s'attirant le mépris des autres peuples. Bianco appelait à l'insurrection, à la guerre et au bain de sang (y compris, après la victoire de la révolution, au déchaînement de la terreur contre les Italiens opposés au mouvement national), afin de mettre enfin un terme à la honte et au déshonneur de l'oppression subie par les Italiens aux mains de l'« Allemand » et d'une « race dégénérée » de tyrans locaux⁴⁷.

On ne peut sous-estimer le talent rhétorique de Bianco, qui cherchait à faire rougir ses lecteurs pour les pousser à l'action en leur présentant l'image d'une patrie misérable, et en s'interrogeant à plusieurs reprises sur la virilité et la moralité des Italiens. La tradition culturelle italienne offre d'importants modèles de ce type de stratégie rhétorique, modèles dont on peut faire remonter l'origine jusqu'à Dante – qui connaissait parfaitement l'importance de la honte comme incitation à l'action⁴⁸ – et à Machiavel – auquel, tout

dans la rubrique « traité des passions ». Il existe une édition récente de tous les passages compris dans ce « traité » (*Trattato delle passioni*, Roma, Donzelli, p. 100) ; traduction française : *Zibaldone*, Paris, éditions Allia, 2003.

45. J'emprunte l'expression à William M. Reddy (*The Navigation of Feeling...*, *op. cit.*, note 23, p. 125).

46. Carlo Bianco di Saint Jorioz, *Della guerra nazionale d'insurrezione per bande, applicata all'Italia*, dans *Scrittori politici dell'Ottocento*, tome 1, *Giuseppe Mazzini e i democratici italiani*, Franco Della Peruta [dir.], Napoli, Ricciardi, 1969, p. 58.

47. *Ibidem*, p. 67.

48. Werner L. Gundersheimer, 'Renaissance Concepts of Shame', *loc. cit.*, note 6.

naturellement, Bianco emprunta l'épigraphe de son ouvrage. Fidèles à l'enseignement des classiques, les humanistes de la Renaissance pensaient que la volonté humaine était conditionnée en tout premier lieu par les passions, et que c'était la rhétorique, plutôt que la philosophie, qui incitait les hommes à l'action. Mais la fonction d'exhortation de ces textes n'exclut nullement, bien sûr, qu'ils aient également exprimé les émotions réelles de leurs auteurs, ainsi que leurs fantasmes de revanche contre ceux qui contrariaient leur rêve de créer un pays libre. Les Romantiques disposaient, par définition, d'un riche vocabulaire émotionnel et aimaient solliciter une vaste gamme d'émotions profondes. Les accents passionnés de Bianco rappellent ceux du Jacopo Ortis d'Ugo Foscolo : dans l'une de ses lettres, Jacopo évoque une scène d'auto-destruction comme une réaction de revanche suscitée par la honte d'une occupation étrangère (et peut-être par la passivité de ses compatriotes « serviles ») : « ah, si je pouvais, j'enterrerais mon foyer, mes amis les plus chers, et moi-même, afin de ne rien laisser, rien qui puisse faire s'enorgueillir ces nations de leur omnipotence et de ma servitude »⁴⁹. Cette explosion émotionnelle était peut-être le témoignage d'une impuissance réelle, mais c'était aussi une forme de réaffirmation personnelle pour des hommes privés de la possibilité de modeler leur propre destin politique.

On peut évidemment éprouver de la honte pour différentes raisons, pas nécessairement patriotiques, même si celles-ci peuvent en accentuer la force ; au XIX^e siècle, comme aujourd'hui, cette émotion s'appliquait à un grand nombre de situations et de conditions. En 1842, alors qu'il était en exil à Londres, Mazzini écrivit dans le journal *Apostolato popolare* (dans une veine qui rappelle celle de Leopardi) que « l'orgueil des lettrés italiens pour leur passé » contrastait avec la « très faible estime que les étrangers avaient pour les Italiens », et soutenait le besoin impérieux d'éduquer de toutes les manières possibles « les Italiens qui voyagent à l'étranger pour y chercher un travail ». Même ceux des Italiens qui ne ressentaient pas les « devoirs qui les liaient à leurs frères italiens » devaient s'efforcer d'éduquer ces derniers si « ils éprouvaient le besoin de ne pas ressentir eux-mêmes de la honte pour leur propre nation [*vilipeso se stesso nella propria nazione*] du fait de ces étrangers qui parlaient ou écrivaient sur l'Italie »⁵⁰. Ce passage est révélateur d'un certain malaise éprouvé par les Italiens éduqués de la classe moyenne, ainsi associés avec les émigrés plus pauvres de leur pays, mais il constitue aussi une preuve supplémentaire de la volonté constante de Mazzini de parler aux émotions de son public, et en particulier à un sentiment de soi conçu comme intimement lié à la nation.

Je n'ai mentionné jusqu'à présent que des auteurs masculins. Mais ce sens national de l'individu n'était nullement le propre de l'homme : des femmes

49. Ugo Foscolo, *Ultime Lettere*, op. cit., note 39, p. 11.

50. Giuseppe Mazzini, « Scuola elementare italiana gratuita », *Apostolato popolare*, 4, 1^{er} janvier 1842, dans Lamberto Borghi [dir.], *Il pensiero pedagogico del Risorgimento*, Firenze, Giuntina, 1958.

aussi ont participé au Risorgimento, en démontrant un attachement passionné à la cause⁵¹. Même si la plupart des femmes patriotes ont principalement écrit sur des questions d'éducation féminine et se sont abstenues de participer directement aux combats, certaines d'entre elles ont lancé des appels passionnés à soutenir la lutte, notamment au cours des révolutions de 1848 (que l'historiographie italienne considère comme la première guerre d'indépendance). En cherchant à définir la spécificité de cet engagement féminin dans ce contexte-ci, Caterina Franceschi Ferrucci demandait ainsi aux femmes de placer l'amour de leur pays avant les « timides affects » de la famille et de la parenté, et de parler à leurs maris et à leurs enfants de la « beauté de la mort » rencontrée sur le champ de bataille pour la cause de la « justice bafouée ». La nouvelle génération avait le devoir de « balayer dans le sang les fautes et les bassesses [*colpe e viltà*] du passé », et les femmes devaient elles aussi y contribuer en rachetant par leur « généreuse volonté » les « événements honteux du passé »⁵². Bien que leur propre honneur n'ait pas été directement mis en cause, comme c'était le cas pour les hommes, les femmes patriotes adhèrent au même discours sur la nation, et se sentirent tout autant concernées par l'honneur (ou la honte) des hommes qui leur étaient proches⁵³.

*

Tout comme pour l'étude des motivations psychologiques du choix politique dans les sociétés contemporaines⁵⁴, l'attention aux théories psychologiques peut donc fournir des outils importants pour comprendre le fonctionnement des idéologies politiques du passé. Faute de prendre en considération l'aspect moral/émotionnel du discours patriotique, on court le risque de passer à côté de la « force psychique »⁵⁵ sur laquelle le nationalisme, mais aussi les idéologies de tous bords, se fondent pour parvenir à leurs fins. Les psychologues sociaux s'accordent à dire que la honte fait partie d'un groupe d'émotions sociales fondées sur l'interaction, qui sont plus étroite-

51. Il existe une vaste littérature sur les femmes et le *Risorgimento*. Parmi les contributions les plus récentes, cf. en particulier Marina d'Amelia, *La mamma*, Bologna, Il Mulino, 2005, chapitres 1-2, et Simonetta Soldani, « Il Risorgimento delle donne », dans *Storia d'Italia. Annali*, tome 22, *Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007, p. 181-224.

52. Caterina Franceschi Ferrucci, « De' doveri degli italiani nelle circostanze presenti », *Il Felsineo*, 11, 25 janvier 1848, maintenant dans « Italiane! Appartenenza nazionale e cittadinanza negli scritti di donne dell'Ottocento », Simonetta [dir.], *Genesis. Rivista di storia delle donne*, 1, 2002, p. 96-97.

53. Dans l'une de ses lettres à sa fille, Massimo d'Azeglio explique que s'il n'avait pas rejoint l'armée au cours de la guerre contre l'Autriche au printemps 1848, « il eut été si honteux pour moi [de penser] que tu aurais eu à rougir d'être ma fille » : cf. la lettre du 3 avril 1848, dans *Epistolario*, Georges Virlogeux [dir.], Torino, Centro Studi Piemontesi, 1989, tome 6, p. 94.

54. Cf. George Lakoff, *The Political Mind. A Cognitive Scientist's Guide to Your Brain and Its Politics*, London, Penguin, 2008, et Drew Westen, *The Political Brain. The Role of Emotions in Deciding the Fate of the Nation*, New York, Public Affairs, 2008.

55. J'emprunte l'expression à Joan W. Scott, 'Some More Reflections on Gender and Politics', dans *History and the Politics of Gender*, éd. révisée., New York, Columbia University Press, 1999, p. 217.

ment liées à la sensibilité morale et jouent un rôle spécifique pour pousser les êtres humains à l'action. Ma thèse est que la compréhension de cet aspect, dans la mesure où elle est historiquement ancrée, peut nous aider à mieux saisir le fonctionnement du patriotisme italien du premier XIX^e siècle.

En tant qu'émotion relationnelle, la honte semble avoir été de plus en plus exploitée dans un monde qui devenait plus nationalisé, et dans lequel les comparaisons entre les pays et leurs ressortissants se faisaient plus fréquentes. Même Karl Marx – qui n'était assurément pas un patriote au sens idéologique – témoigne avoir souffert d'une forme de honte nationale lorsqu'il révèle, dans une lettre envoyée à Arnold Ruge depuis la Hollande, en mars 1843 :

« Même si l'on n'éprouve nul sentiment d'orgueil national, on ressent toutefois de la honte nationale, même en Hollande. Le plus insignifiant des Hollandais demeure un citoyen comparé au plus éminent Allemand. [...] Vous me regardez en souriant et vous me demandez : à quoi bon ? Aucune révolution ne se fait avec la honte. Je réponds : la honte est déjà une forme de révolution »⁵⁶.

Au fur et à mesure que la dimension nationale devint la norme pour définir le moi « civilisé », ceux qui ne pouvaient l'atteindre firent inévitablement l'expérience d'un profond sentiment de honte. Mais le lien émotionnel étroit entre l'individu et la nation devait être nourri et cultivé, ce que fit la culture du nationalisme romantique en établissant l'équation individuel/national, et en faisant de la réputation du pays d'un individu une question morale/personnelle. Ainsi, nous comprenons mieux pourquoi, dans les années 1830-1860, nombre de jeunes gens décidèrent qu'ils pouvaient et qu'ils voulaient risquer leur vie pour leur patrie, en organisant des insurrections qui avaient en réalité de très faibles chances de succès⁵⁷.

Par ailleurs, nous ne pouvons supposer que les réactions psychologiques se conforment à quelque automatisme que ce soit, puisque les psychismes sont différents, tout comme le sont les sensibilités morales. De fait, la plupart des habitants de la péninsule italienne n'ont pas ressenti ce type de honte, ou ne se sont pas sentis honteux de la même manière, ou pour les mêmes raisons. Comme toutes les émotions, la honte possède une composante culturelle importante, si bien qu'il serait erroné de tenter de bâtir de grandes généralisations sur les relations entre cette émotion particulière et le nationalisme. De même que nous ne pouvons parler de nationalisme au singulier – puisqu'il y eut, sur le plan historique, toutes sortes de types de nationalismes et de

56. Cf. *Deutsche-Französische Jahrbücher : 1ste und 2te Lieferung/ hrsg von Arnold Ruge und Karl Marx*, Paris, 1844, p. 17, in *The Making of the Modern World*, Gale, 2010 (consulté le 10/23/2010 à l'adresse <http://galenet.galegroup.com/servlet/MOME?af=RN&ae=U3610577812&srchtp=a&ste=14>).

57. Pour les expériences concrètes et le vocabulaire émotionnel des membres de la génération montée sur les barricades en 1848, voir l'ouvrage récent d'Arianna Arisi Rota, *I piccoli cospiratori: politica ed emozioni nei primi mazziniani*, Bologna, Il mulino, 2010.

mouvements nationalistes –, de même nous ne pouvons présumer que le sentiment de honte fut toujours et partout le même. Bien au contraire, comme l'a suggéré Barbara H. Rosenwein, nous devons nous interroger sur la formation de « communautés émotionnelles » spécifiques⁵⁸. Comme j'ai tenté de le montrer ici, les patriotes romantiques du Risorgimento ont formé ce type de communauté, au moins jusqu'en 1848, mais peut-être aussi au-delà.

La honte, tout comme le nationalisme, peut s'attacher à différentes causes et se manifester sous des formes extrêmement diverses. Avec une conception moins romantique et démocratique de la nation que celle de Mazzini, dans un autre contexte de sensibilité morale, et une fois la nation italienne devenue un État en compétition avec d'autres, les sentiments de honte nationale se manifestèrent selon des modalités totalement différentes. Ce fut notamment le cas à la fin du XIX^e siècle, en 1896, après que l'armée italienne eut perdu contre les Éthiopiens la bataille d'Adoua – la seule de ce siècle où une armée africaine remporta une victoire décisive face à une armée européenne. À cette occasion, l'humiliation nationale provoquée par la défaite se transforma en appel à la revanche, profondément émotionnel et agressif de la part du milieu ultra-nationaliste émergent. Cette revanche trouva à se concrétiser dans l'escalade de l'engagement impérialiste italien, entraînant en 1911 la Turquie dans une guerre sanglante qui s'acheva par l'occupation de Tripoli, coûtant ainsi la vie à des dizaines de milliers de personnes qui n'avaient rien à voir avec l'Italie. À cette époque, beaucoup d'acteurs, issus de tous les milieux politiques, saluèrent la guerre comme le seul moyen de restaurer l'image des Italiens aux yeux du monde. Le recours aux émotions est alors devenu beaucoup plus violent et meurtrier que celui qui caractérisait le patriotisme des débuts du XIX^e siècle. Désormais, les victimes des passions « honteuses » évoquées par Mazzini pour « laver » la honte de l'Italie n'étaient plus, de longue date, des *depredatori* étrangers, mais des hommes, des femmes et des enfants innocents habitant les rives méridionales de la Méditerranée.

Silvana Patriarca est professeure à l'Université Fordham de New York

58. Barbara H. Rosenwein, 'Worrying About Emotions in History', *The American Historical Review*, n° 107, 2002, p. 821-845.